

L'Art d'être Maman

par

Mgr ROZIER

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE
DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'ŒUVRE DE L'ADOPTION

Nouvelle édition à partir de celle de 1913

Éditions Saint-Remi

– 2017 –

Nihil obstat.

O. ROLAND-GOSSELIN, c. h.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 10 martii 1913.

P. FAGES, *v. g.*



Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

I

COMMENT FUT COMPOSÉ CE PETIT LIVRE. — VARIANTE D'UNE *PENSÉE* DE JOUBERT. — A QUOI LES MAMANS NE VEULENT PAS SONGER. — L'ENFANT QUI REMPLACE LA POUPÉE. — ON N'A PAS LE TEMPS DE S'EN OCCUPER. — CE QU'IL Y A DANS LES BERCEAUX.

Les courts chapitres qui vont s'abouter ci-dessous n'ont pas la prétention d'être un livre et je dois aux mamans, qui voudront bien les lire, une confession préliminaire. *L'Œuvre de l'Adoption des orphelins*, dont j'ai la charge, a, comme les autres œuvres, ses sœurs, des *Annales* périodiques. Un matin que je manquais de copie, songeant que le plus grand nombre de mes collaboratrices sont des mamans, j'écrivis, à leur intention, un petit article qui ne devait pas avoir de second.

À sa suite arrivèrent une série de lettres m'apportant une joie inattendue : le petit article, destiné à l'humble rôle de garniture, avait porté et causait quelque émoi dans le monde des mères.

Une d'elles, une vraie, zélatrice considérée de ma belle œuvre, m'écrivait : « Je suis une maman qui demande à Dieu de reporter sur mes enfants le peu de bien qu'il m'est donné de faire aux orphelins sans mamans. L'éducation de nos enfants est bien difficile en ce temps où toutes les leçons qu'ils recevront demain, du dehors, tendront à effacer celles que nous leur donnons au foyer.

« Nous-mêmes sommes distraites du devoir maternel par tant de sollicitations extérieures que je me demande souvent si, pour mon compte, je le remplis comme il doit l'être. Quelle bonne œuvre à faire si vous vouliez consacrer un petit coin de vos *Annales* à nous enseigner l'art d'être mamans. »

Et j'entrepris une série de causeries brèves qui s'en sont allées, sans progression combinée d'avance, au simple fil de la pensée.

Ainsi commencées, ainsi elles se sont achevées... tout simplement, quand leur continuité m'a semblé devenir fastidieuse.

Après le point final, une petite avalanche de lettres s'est abattue sur le bureau de *l'Œuvre de l'Adoption*, toutes demandant la réunion de ces courts articles en un fascicule « qui sera mon *vade-*

mecum », écrit une jeune mère, --C'est beaucoup d'honneur, Madame.

Je cède avec joie à ces aimables instances et j'offre ces pages cousues ensemble, telles qu'on les a lues, séparées.

Mes correspondantes me font l'honneur de me dire qu'elles en tireront profit. Je veux bien le croire ; mais, pour être sincère, je dois avouer qu'en répondant à leur désir, je fais, par derrière la tête, un machiavélique calcul ; celui de donner d'autres mamans de la charité aux enfants dont les mamans sont au cimetière.

C'est à leur profit que le petit livre sera vendu et les mères, en le lisant, auront double bénéfice et double joie : Elles apprendront comment élever leurs fils ; du même coup, elles contribueront à élever des orphelins. Ce petit assemblage demandait un titre. Je l'ai pris dans la lettre charmante et grave dont je viens de vous découper une tranche : *L'Art d'être maman*.

Ma noble correspondante n'a pas songé, certes, que son mot copiait d'assez près un titre retentissant. Je n'y veux pas songer plus qu'elle, et prie humblement mes lectrices de ne pas s'en aviser plus que moi.

*

**

Joubert, au milieu des *Pensées* délicates qu'il nous a laissées sur tant de sujets, sur les enfants en particulier, émet la suivante que je recommande aux mamans : « En élevant un enfant, songez à sa vieillesse. »

Je me permets d'étendre, bien au delà des cheveux blancs, l'intention de l'aimable penseur, de vous convier à un devoir plus austère et je dis, après Joubert : *En élevant un enfant, songez à son éternité*.

Commettrai-je une médisance fort répréhensible si j'ose avancer que bon nombre de jeunes mamans se trouveraient, elles-mêmes, étranges de se mettre en tête pareil souci.

Pourtant, à la seconde même où votre chérubin pousse la porte de la vie, vous savez déjà, et de reste, qu'il ne fera que la traverser, comme on traverse une salle d'attente, d'où l'on sort

par une autre porte qui donne droit sur l'éternité, que tout ce que vous pouvez lui enseigner, pendant la station rapide qu'il fera dans la salle d'attente, est en vue de son voyage final vers l'éternité, que toute l'œuvre éducatrice consiste à le munir de provisions de route, pour atteindre le terme de ce pèlerinage qui paraît si long, au matin du départ, et si court, au soir de l'arrivée. Et n'est-ce pas, déjà, une indication à retenir que cette vérité qui saute aux yeux soit si oubliée qu'elle en semble saugrenue ?

Penser à l'éternité, en embrassant ces jeunes têtes qui donnent, à la vie, leur premier sourire ! Penser aux fronts dégarnis et penchés vers la terre, en plongeant, avec orgueil, les mains dans les belles touffes blondes ou brunes répandues, en flots de jeunesse, sur des épaules qui n'ont pas senti encore ce que pèse une année ! Penser à l'éternité, penser à la vieillesse, à la mort du chérubin qui commence tout juste à dire : maman ! Fi, donc ! C'est à peine si, jeune mère, elle consent à se l'imaginer dans son âge mûr.

Ce n'est pas qu'il lui déplaise de se le représenter grand, beau, séduisant, dans la plénitude de la force et du talent ; mais il lui faut, du même coup, se voir grand'mère... Et voilà qui n'est pas pour réjouir une jeune élégante qui voit, droit devant elle, un si beau ruban de route à parcourir pour plaire.

Non, certes, non ; je ne commets ni calomnie, ni médisance, en disant qu'elles sont légion les jeunes mères à qui cette grande et divine chose qui les rend coopératrices de Dieu dans l'ordre de la création, la maternité, n'a point apporté de changement notable dans la direction de leurs pensées et de leur vie.

Hier, c'était le temps de la poupée articulée, aimée, grondée, caressée, battue, vêtue, dévêtue, vingt fois le jour... Aujourd'hui, c'est encore le temps de la poupée, d'une poupée plus en harmonie avec l'âge et la situation et cette poupée, hélas ! c'est l'enfant.

Le premier bébé faisait dire de sa maîtresse : est-elle assez gentille ? Il est des mamans — oui, il en est — dont la fierté maternelle consiste à provoquer entre elles et l'enfant le contraste

d'autrefois entre l'enfant et la poupée, pour qu'on puisse dire de la mère : est-elle assez jeune ? On la dirait sa grande sœur.

... Des mamans dont la grande sollicitude maternelle est de fagoter l'enfant en petit mannequin de modes, comme hier elles fagotaient leur poupée ; pour qui l'enfant n'est qu'un appendice au luxe et à la vanité personnelle, un petit objet délicieux sur lequel, à la promenade, en visite, on s'extasiera, comme on s'extasie sur leur chapeau.

Et n'en connaissez-vous point qui, le reste du temps, l'abandonnent complètement à des mains mercenaires, aux « remplaçantes » souvent indiscretes, quelquefois coupables : « — Portez bébé à sa bonne » — et veulent bien s'y intéresser, en surplus de sa toilette, au temps de sa coqueluche ?

Je viens de mettre la main sur une plaie vive de notre société, une plaie qui, pour être récente, est déjà bien profonde, que les insatiables besoins de luxe et de plaisir agrandissent chaque jour.

Elles se font rares, les mères dont la pensée conductrice, la sollicitude constante, le labeur quotidien, sont consacrés à l'éducation de l'enfant.

Que de mères, n'ayant rien à faire, sont plus occupées que celles que l'usine broie, de l'aube à la nuit, et n'ont pas le temps de faire la seule chose qu'elles aient à faire.

Quand une partie de la nuit est prise par le théâtre et les soirées mondaines, une partie du jour l'est par le sommeil ; la toilette et les raffinements des soins corporels en dévorent une autre et ce qui reste est pris par les *jours*, les *thés*, les stations chez les couturiers, les visites aux magasins de modes., et un tas de turlutaines qu'on décore du nom de devoirs de société, lesquels ne sont, à vrai dire, que des variétés dans l'art de s'amuser.

Au milieu de cette vie pleine de vide, d'agitation stérile, qui consiste à déplacer de l'air devant soi, que devient l'enfant ?

Ce qu'il peut.

On s'imagine aller au bout du devoir maternel, parce qu'on ne l'abandonne pas à lui-même, parce qu'on ne le laisse pas pousser à l'aventure, tel un chardon, parce qu'il a des bonnes, des maitres,

des institutrices, une école... et l'on se croit quitte, en toute conscience.

Mais c'est à la mère que Dieu l'a donné, l'enfant ; c'est à la mère qu'il le redemandera ; c'est la mère qui devra répondre devant le Souverain Juge du dépôt sacré.

Voilà pourquoi je veux insister sur le mot de Joubert :

« Quand vous élevez un enfant, songez à sa vieillesse », *songez à son éternité.*

Dites-vous, jeunes femmes, à l'heure où vous tenez sur vos genoux ce petit être charmant au front duquel vous brodez tant de jolis rêves, dites-vous bien qu'il n'est pas seulement un objet exquis que vous aurez plaisir à attifer avec grâce ; regardez dans ses yeux, vous y lirez des devoirs plus austères. Il y est écrit que la maternité est un sacerdoce, un apostolat divin dont Dieu vous a revêtues, qu'il faut, de l'enfant, faire un homme d'abord, puis un élu pour le ciel, que si vous n'en faites pas tout cela, il eût mieux valu pour vous ne pas l'avoir.

Ce devoir est si impérieux que saint Paul ne craint pas d'affirmer, de la mère qui l'oublie, qu'elle est « inférieure à une païenne ».

Le négliger, ce n'est pas seulement transgresser les lois de notre religion, mais démentir notre nature, trahir ces autres lois éternelles et imprescriptibles que le Créateur a gravées dans le cœur de tous les hommes en indélébiles caractères... Et si le Fils de Dieu a solennellement affirmé que, ceux qui ne valent pas plus que les païens n'entreront pas dans le royaume, je ne peux me défendre, Mesdames, d'une poignante inquiétude sur le sort éternel d'un bon nombre de mères de ce triste siècle, mères sans l'être, qui ont des enfants sans en avoir, dont la vie, bourrée de soi-disant obligations, reste pourtant sans but.

Il y en a un but, un immense : l'éducation de l'enfant ; mais pour le remplir, il faudrait retrancher, de leur existence, une véritable fourmilière de futilités encombrantes devenues des nécessités.

Dans ce tumulte de la vie en dehors, de la vie de plaisirs, même innocents, si vous le voulez, les devoirs maternels sont noyés, le beau titre même de mère est perdu...

Regardez telle d'entre nos mondaines : une fois dissipés les troubles passagers que la solennelle investiture de la maternité apporte à la santé ; une fois payé le tribut douloureux dû à l'immense honneur d'avoir l'enfant, elle reprend sa vie de sauterelle de la veille, comme si rien de nouveau n'était survenu, comme si la maternité n'était qu'un accident passager qui ne doit changer en rien le cours régulier de la vie mondaine, comme si aucun devoir nouveau n'était né avec l'enfant, comme si elle n'avait pas trouvé, dans le berceau, avec un nouveau titre, de nouvelles obligations, de nouveaux soucis, une nouvelle vie.

Remarquez qu'elle elle est bonne, douce, charitable au pauvre monde, vertueuse à sa façon, qu'on ne lui connaît pas de vice, que la calomnie n'ose l'effleurer de son aile noire, que sa conduite impose le respect, qu'on n'ose laisser planer sur son toit le plus léger soupçon. Et c'est une telle femme que le grand apôtre appelle « pire que la païenne » ; son existence encombrée laisse trop de place aux choses qui devraient à peine en avoir, pour qu'il en reste assez, à celle qui devrait être presque l'unique : être mère, surtout mère, pleinement mère.

II

LA PLACE DE L'ENFANT. — MADAME, LA BONNE, BÉBÉ ET LE CHIEN. — LE SILENCE DU DÉCALOGUE. — DIVERS RÉGIMENTS ; MÊME ARMÉE, MÊME CONSIGNE. — SALUT DE LA MÈRE PAR L'ENFANT. — SALUT DES ENFANTS, GAIN DES PARENTS.

Je viens de signaler une plaie très moderne et déjà invétérée de notre société actuelle, que tant de maux travaillent et dissolvent lentement : la désertion des devoirs maternels. La vie d'une femme du monde est encombrée de tant de futilités auxquelles nous donnons le nom prétentieux et faux de devoirs sociaux que, dans le Capharnaüm de la vie mondaine, il n'y a pas de place pour l'enfant. Le pauvre petit est condamné à pousser comme il peut, entre des mains mercenaires, en dehors du giron familial et de l'influence maternelle. Madame est trop prise, par ailleurs, pour s'occuper utilement de la seule chose dont elle *doive* s'occuper, de son enfant. Cette petite âme qui veut s'épanouir doit subir le sort des œufs de perdrix que les petits paysans dénichent, les jours d'école buissonnière, et font couvrir, en catimini, par quelque poule de la ferme. On sait le sort des petits qui éclosent en de si anormales conditions.

Peu à peu, cet oubli, cette désertion d'une loi primordiale et sacrée devient le fait de tout un monde qu'on appelle *le monde* et la mode, qui est idiote, vient consacrer de son autorité, voire même embellir, une conduite qui n'en est pas moins, malgré la mode, une iniquité. Il est très chic de paraître femme du monde ; mais il n'est plus chic de paraître maman.

La rue est un livre éminemment instructif pour qui sait y lire et y observer autre chose que les étalages, les toilettes, les pannes d'auto et les chevaux de fiacre qui s'abattent. Regardez la rue, elle vous apprendra, mieux que tous les discours, ce qu'est devenue la mère femme du monde.

Madame, la bonne, bébé et le chien *Typ* arpentent l'avenue Marceau. Madame, en tête, avec son panache en bataille ; à distance réglementaire, la bonne, élégamment déguisée en *nurse* ; bébé, dont le petit corps est perdu dans une peau de bête, et qui,

agrippant sa menotte à la jupe de la bonne, galope à s'époumonner, pour tenir pied à maman dont le panache flottant guide la caravane ; *Typ*, étranglé dans une casaque de jockey, trotte derrière et termine le tableau. Le groupe débouche place de l'Etoile. Chassé-croisé d'autos qui beuglent et de fiacres dont les sonnailles tintinnabulent éperdument... Arrêt du cortège familial, regards désespérés sur l'immense espace circulaire. Toute la savante tactique des trappeurs de l'Arkansas n'est pas de trop pour s'aventurer jusqu'à l'Arc de Triomphe. C'est la course à la mort. Bébé et *Typ*, trop inexpérimentés pour affronter le dangereux passage, devront être portés à bras. Si vous croyez que la mère se chargera de son enfant et la bonne, du toutou, c'est que vous êtes du quinzième siècle. Jamais une élégante du vingtième ne se résignera à cette extrémité. Porter son fils ou sa fille, est mal porté ; mais, par contre, il est *smart* de circuler dans Paris avec un caniche sur les bras.

Ce n'est rien. C'est une de ces menues fantaisies niaises, comme la mode en invente tant. Mais, je vous en prie, réfléchissez-y une minute... Il faut que la conception du rôle maternel ait subi une bien grave avarie, pour qu'une telle mode puisse être acceptée des mères. En réalité, il y a toute une classe de femmes du monde qui sont mères si peu que rien, et chez qui on pourrait fréquenter, sans soupçonner qu'elles ont reçu la divine investiture.

Madame, je me plais à croire que vous savez encore les dix commandements de Dieu si fréquemment répétés au catéchisme de la paroisse. Cette chose ne vous a-t-elle pas frappée ? Il y a un commandement exprès qui impose, aux enfants, des devoirs envers les parents et le Décalogue est muet sur ceux des parents à l'endroit des enfants. Est-là ce qui vous tranquillise ?

Ah ! Madame, qu'il est éloquent ce silence du souverain législateur ! Celui qui a légiféré, au milieu des foudres sinaïtiques, est aussi celui qui « a fait les cœurs un à un », les cœurs des fils et les cœurs des mères. Il savait que si, dans les cœurs des fils, les oublis, les ingratitude, les trahisons peuvent trouver une place, ils n'en trouveraient pas dans les cœurs maternels et il s'est tu sur ce

chapitre. Le grand législateur Lycurgue ne prescrivit rien, non plus, contre les parricides. Ce silence posait en principe qu'il ne pouvait se trouver des bras assez dénaturés, pour arracher la vie à ceux qui nous l'ont donnée. Les parricides étaient punis de mort ; mais on n'aurait pu dire en vertu de quel texte légal ils encouraient la sentence capitale.

Vous ne sauriez dire, non plus, en vertu de quel commandement de Dieu sera condamnée la mère oublieuse de ses fonctions maternelles. La loi qui l'oblige n'est pas sur les tables de Moïse et cependant, saint Paul ne craint pas d'affirmer qu'elle est « au - dessous d'une païenne », d'autant plus coupable que le Décalogue est silencieux. Le Décalogue est muet, parce que votre cœur ne peut pas l'être, Madame. Le jour qui vous fit mère, une voix qu'on peut ne pas suivre, mais qu'on ne peut étouffer, vous cria : « Tout, tout pour l'enfant ! »

Vous voulez vous sauver et, bien que ce soit là une fin à laquelle vous n'avez pas, non plus, le temps de songer, ce vague désir est profondément tapi dans quelque coin de vous-même. Laissez-moi donc — quitte à passer pour un sermonneur outrancier — vous rappeler un mot bien décisif de saint Paul qui fixe à jamais les conditions du salut : « Que chacun se sauve dans la condition où Dieu l'a mis. »

Roi, berger, soldat, laboureur, prêtre, femme du monde, femme du peuple, duchesse, lavandière, riche, pauvre, maître, serviteur, où vous êtes, Dieu vous a mis ; ce que vous êtes, Dieu vous a fait. S'il vous a faits ceci plutôt que cela, c'est que ceci doit vous sauver, plutôt que cela.

Comme les militaires, nous ne portons pas tous le même uniforme, parce que, comme eux, nous ne sommes pas tous du même régiment. Robes de princesses, robes de marchandes de quatre saisons, tunique de général, bourgeron de maçon... Si nous ne sommes pas tous du même régiment, nous sommes tous de la même armée et nous avons tous le même service et la même consigne. — Lesquels ? — Monter la garde — Où ? — A la porte du Paradis. — Pour attendre quoi ? — Qu'elle s'ouvre.

Ce n'est pas malgré, mais avec et par votre condition qu'il faut remplir la journée de la vie. Notre condition est l'outil que Dieu nous met en main pour travailler à son champ. Nous sommes vignerons de la même vigne, avec des outils divers. Les uns bêchent, d'autres taillent ; les uns émondent, d'autres vendangent ; tous ont droit au salaire final, qu'il ait été gagné avec une serpe ou avec une bêche. C'est avec l'une et avec l'autre et non pas malgré l'une et malgré l'autre, qu'il a été gagné.

Ne comptez pas pour ouvriers de la vigne, ayant droit au prix de la vie, ceux et celles qui la traversent avec, pour uniques outils, un parasol, un face-à-main ou un stick au bout des doigts gantés de frais.

C'est le sceptre qui sauve le roi, le glaive qui sauve le soldat, la charrue qui sauve le laboureur, l'or qui sauve le riche, l'indigence qui sauve le pauvre, le voile qui sauve la religieuse ; enfin, — c'est là que je voulais en venir, — c'est l'enfant qui sauve la mère.

Si vous négligez les devoirs envers l'enfant, pour conduire au foyer la vie du cloître à laquelle Dieu ne vous a pas appelée, vous courrez aussi bien le risque de manquer le ciel qu'en les négligeant, pour les faciles plaisirs de la vie mondaine. Vous êtes mère : voilà votre condition. Le reste est accessoire. Vous êtes mère avant d'être femme du monde. Et si vous faites passer les prétendues obligations des femmes du monde avant les rigoureux devoirs des mères, vous ne rentrez pas dans votre vocation, vous ne faites pas votre salut, vous tomberez dans le nombre des mères maudites par le Maître, « qui jettent aux chiens le pain des enfants ».

Madame, votre sollicitude exagérée pour l'entretien de votre beauté et de votre jeunesse, si elle absorbe celle de l'enfant, c'est son pain jeté aux chiens.

Madame, si le temps énorme consacré à votre toilette ; si ce détail de la vie devient un morceau très notable de votre existence ; s'il empiète sur vos obligations maternelles, c'est le pain des enfants jeté aux chiens.

Madame, les multiples et encombrants soucis de la vie mondaine, s'ils prennent la place qui appartient aux enfants, c'est leur pain jeté aux chiens.

Contenez-vous donc dans votre rôle de maman. Il est assez beau pour que tous les autres paraissent insignifiants. C'est dans le berceau de bébé, puis dans son premier livre, puis dans ses jeux, puis dans ses études plus sérieuses, que se cache le salut, le sien et le vôtre ; mais le sien par le vôtre et le vôtre par le sien.

Voilà pourquoi je commençais ces causeries que nous continuerons, si vous le voulez, par ce mot de Joubert dont je fais un aphorisme maternel : « En élevant un enfant, songez à sa vieillesse », *songez à son éternité*. Placez-vous, du jour de votre maternité, en face de ce grand but. Si vous y conduisez vos fils, c'est que vous y allez vous-mêmes.

C'est sans doute ce que voulait dire saint Jérôme dans cette formule concise qui résume tout ce que je viens d'écrire : « Salut des enfants, gain des parents. » Et c'est vrai dans tous les sens possibles... Gain d'aujourd'hui, gain de demain, gain du demain éternel.

Gain des parents. C'est le repos de la conscience satisfaite. Vos enfants, dans le devoir, seront là pour affirmer que vous avez fait tout le vôtre. Vous avancerez paisiblement dans la vie, sans inutile regret du passé ; le devoir aura été rempli.

Gain des parents. C'est l'honneur dans le monde où vous vivrez. « Par les fils on connaît les mères. » Quelle légitime fierté pour une mère que ces enfants deux fois enfantés par elles, qui s'en vont, grandissant toujours dans l'estime universelle et dont la louange revient, de partout, à l'oreille maternelle.

Gain des parents. C'est l'affection même des enfants. Regardez-vous, dans l'avenir, devenue le personnage principal de cet exquis tableau qui, Dieu merci, charme encore quelquefois nos yeux : des enfants dans la force de l'âge, du succès, de la réputation et du talent qui couvrent la vieille et chère maman de caresses aussi filiales et aussi naïves, qu'au temps de la première communion et n'en parlent, au dehors, que sur un ton de respect attendri. Ceux-là ont eu des mères qui savaient l'être.

Gain des parents. C'est, Madame, la suprême récompense. Elle vous viendra par vos enfants. « La mère se sauve par les fils. » Ce sera très beau, là-haut, de contempler la légion des mères, les Symphorose, les Félicité, les Blanche de Castille, à la suite de la Mère auguste de notre Dieu, entourées des guirlandes d'enfants qui furent, par elles, saints, héros, martyrs. Légions glorieuses des mères et des fils sauvés les uns par les autres.

Un Père a dit qu'au jour du jugement suprême, saint Paul verrait défiler devant lui des armées de peuples conquis par lui, criant, à la face du monde assemblé, son ardeur et sa charité. J'ai l'assurance que nous verrons aussi se lever, devant Dieu, les enfants de telle mère vers laquelle se porte mon souvenir ému, qui proclameront à la face du ciel : « Nous sommes des élus, mais nous le sommes par celle qui fut *la maman*. »

III

L'IDÉAL. — CELUI QU'ON BRODE POUR LES ENFANTS. — TROP ET PAS ASSEZ. — ÉLEVER, ENSEIGNER. — CE QUE DIT LE DICTIONNAIRE. — ÉLÈVE, ÉCOLIER. — UN MOT DE PASTEUR. — CHRYSALIDE ET PAPILLON.

L'idéal : mot nébuleux, illimité, qui se ressent plus qu'il ne se définit, dont la littérature contemporaine use et abuse, que nous avons nous-mêmes à la bouche, à propos de tout, à propos de rien.

Nous parlons d'idéal au sujet d'un chiffon ou d'un ragoût aussi bien qu'à propos d'un tableau, d'un poème et d'une cathédrale.

Tout le monde se forge un idéal ; suprême expression d'un rêve qu'on ne réalise jamais.

Où est la jeune maman qui n'a pas brodé quelque mirifique idéal pour chacun de ses enfants ?

Quelle est celle d'entre vous, mesdames, qui, assise auprès du berceau, pendant que l'enfant dort en riant aux anges, n'a vu voler, autour de sa petite tête charmante, toutes les radieuses espérances contenues dans la vieille romance que toutes les mamans ont chantée ?

En une minute, sur quels sommets ne le voit-on pas le chérubin qui sommeille, insouciant à vos grands rêves ?

Il passe beau, acclamé sur un cheval de bataille... Il tient en main une épée glorieuse qui vient de sauver le pays... Il occupe une tribune, entouré de foules saisies que sa voix de magicien triture à volonté... Il porte au front les lauriers des grands poètes, la toque des grands magistrats, la tiare des grands pontifes... Il entasse les millions, bâtit des châteaux, moins beaux, mesdames, que ceux que vous édifiez pour lui dans votre folle imagination...

En attendant, sur mes genoux,
O mon bel ange, endormez-vous.

Combien êtes-vous qui ayez vu la réalisation de ces enchantements ?

Demandez aux aïeules qui, ayant vécu, ont fait la triste expérience que la vie est « du vent tissé » ; elles vous diront qu'il

faut s'estimer maman très heureuse, quand l'enfant n'a pas fait beaucoup pleurer sa mère.

Vous dites qu'on s'expose à ces cruelles décevances, parce qu'on se fait un idéal trop haut. Et moi qui ai le dessein de vous dire qu'elles vous arrivent, parce que vous placez votre idéal trop bas !

Vous arrêtez vos rêves à des choses bien fragiles et bien fugaces, puisqu'elles se briseront contre le tombeau. Plus haut ! plus haut, s'il vous plaît !

Regardez votre chérubin qui dort, et dites s'il n'est pas fait pour mieux et davantage. Il est le petit frère des anges et votre suprême idéal doit être de l'élever jusqu'aux hauteurs des anges, jusqu'au voisinage de Dieu.

Si extravagant, si irréalisable que semble un pareil idéal, vous êtes pourtant assurées de le transformer en réalité, si vous voulez.

Voilà comment je me retrouve toujours au mot par lequel nous avons commencé ces causeries : « En élevant un enfant, songez à son éternité. »

Quand je vous prie d'*élever* vos enfants jusqu'à Dieu, je ne songe pas, moi-même, que j'emploie un mot dont vous n'avez, peut-être, jamais examiné la parfaite justesse, un mot éminemment propre à notre claire langue française, et, surtout, un mot éminemment chrétien.

Il faut *élever* vos enfants.

Autant vous avez de plaisir et de fierté justifiée à entendre dire d'eux : « Comme ils sont bien élevés ! » Autant vous vous sentez cruellement blessées du propos opposé : « Comme ils sont mal élevés ! »

Mais, dans votre esprit, vous étriquez ce mot, qui dit tant de choses et de si belles choses, et le réduisez à l'éclat factice, au vernis, qu'il ne faut pas gratter, donné par la connaissance des usages mondains. Ces formes capricieuses et changeantes sont, à la véritable éducation, exactement ce qu'est le Ripolin au marbre d'Afrique.

Ainsi, entendre le grand mot *élever*, c'est se convaincre soi-même de cet esprit à fleur de peau auquel tout semble parfait,

quand le geste est élégant et que, l'extérieur ne heurte en rien les conventions du monde chic.

Voulez-vous prendre un moment votre dictionnaire ? Il vous apprendra qu'*élever*, c'est porter en haut. C'est prendre un objet qui est en bas et le hausser dans une région plus haute et plus pure où il domine et rayonne. On élève le drapeau. On élève la croix. On élève une âme.

Élever un enfant, c'est prendre une âme d'enfant, si imprécise et si indistincte qu'elle voisine le néant, et la porter, par ascensions successives, jusqu'aux régions lumineuses de la vérité, jusqu'aux régions plus hautes de la vertu.

Ce mot *élever*, appliqué à l'action de porter en haut une âme d'enfant, a été trouvé si expressif et si juste, qu'entre les mains de son institutrice ou de son professeur, l'enfant ne s'appelle plus enfant, mais *élève*.

Si bien qu'on a sacrifié au mot *élève* celui d'*écolier*, dont on usait autrefois.

Le maître ne s'adresse qu'au *cerveau* de l'écolier. Il ambitionne toute l'*âme* de l'élève.

L'*écolier* est une intelligence qu'on cultive et qu'on meuble. L'*élève* est une âme qu'on forme, qu'on transforme, qu'on grandit. Et si vous voulez être pleinement mère, vous entrevoyez l'immensité de votre entreprise.

La langue grecque avait, si je m'en souviens bien, un mot plus expressif encore : *païdeuô*. Rigoureusement, ce verbe, qui correspond au nôtre : *élever*, signifie *enfanter*... enfanter un enfant déjà né à la vie matérielle, à la plénitude de la vie intellectuelle et morale.

Et cette mise au jour seconde, qui doit être votre œuvre, Mesdames, est incomparablement plus noble et plus grande que la première.

Donc, si Dieu vous a confié des enfants, c'est pour que vous les éleviez aussi haut que votre ambition maternelle peut monter.

Un savant, dont le nom sonne aujourd'hui glorieusement à travers le monde, et dont les services rendus à l'humanité sont aussi grands que sa modestie, Pasteur, qui avait été lui-même

professeur de petites classes dans un collège, appelé plus tard à prononcer un discours de distribution des prix, y disait : « Je souhaiterais que tout professeur, en franchissant le seuil de sa classe, se dise avec recueillement : « Comment élèverai-je, aujourd'hui, plus haut qu'hier le cœur et l'esprit de mes élèves ? »

Ce souhait, Mesdames, il faut vous l'adresser avec cent fois plus d'ardeur qu'aux professeurs et institutrices de vos enfants ; c'est vous qui en avez la charge, vous êtes les déléguées de Dieu et le professeur n'est que le vôtre. L'ardente aspiration de votre vie, l'objet de vos soucis, de vos labeurs, de vos efforts quotidiens doit donc être d'élever vos enfants, mais de les élever bien haut, jusqu'aux sommets où Dieu réside.

Dès le début de votre carrière maternelle, il faut souffler, devant tous, sur le nuage des préoccupations mondaines qui vous dissimule cet horizon infini et, une fois ce grand but entrevu, en faire l'objet unique de vos aspirations.

Faites-vous, pour l'enfant, une espérance plus haute que de le façonner homme du monde, plus haute que d'en faire un écolier brillant qui enlèvera tous les prix à tous les concours et dites résolument, avec saint Basile : « Tout ce que je fais pour mes fils est en but de la vie à venir. »

Votre zèle maternel ne se pourrait trouver assez au large dans le domaine où se développent les facultés naturelles de l'enfant. Si je vous disais que l'œuvre éducatrice se borne à meubler la tête de l'enfant, d'histoire, de géographie, de mathématiques et de grammaire, quelque chose en vous se révolterait. Un sens mystérieux et sûr vous assure que ce rôle est trop mesquin, que vous vous y débattriez comme un aigle en cage, que la place n'est pas suffisante pour votre cœur, votre amour, votre temps, vos veilles, votre sacerdoce maternel, qu'il vous faut plus d'espace pour l'emploi des facultés sublimes que Dieu vous a données... Ce sens maternel vous avertit que, votre enfant est une chrysalide qui, sans doute, demande à vivre ; mais qu'elle demande davantage ; que votre mission à vous ne s'arrête pas là ; que vous devez travailler à ajuster, à cette chrysalide, les ailes lumineuses du papillon ; puis les ailes célestes de l'ange ; afin que sa vie terrestre

ne soit pas seulement une marche vers les situations et la fortune, mais une envolée vers le ciel ; afin qu'au lieu de traîner dans les broussailles de la terre, il s'élève, s'élève, encore, toujours, jusqu'à Dieu.

IV

ÉDUCATION ET USAGES MONDAINS. — FORMER, C'EST CRÉER. — LE BLOC DE MARBRE ET LE MOÏSE DE MICHEL-ANGE. — UN PEU D'ÉTYMOLOGIE. — L'ÉVEIL DE L'ÂME QUI DORT. — EXCELSIOR.

Je vous l'ai dit, Mesdames, votre fonction maternelle est d'élever l'enfant. *Élever*, c'est *porter en haut*. A quelle hauteur ? A la hauteur de Dieu.

Élever l'enfant, de degré en degré, jusqu'au sommet où Dieu réside, est donc le but suprême de l'éducation.

Et c'est singulièrement rétrécir ce grand mot que l'appliquer à la connaissance et à la pratique des usages mondains, dont le sort est lié à la mode du vêtement et qui sont éphémères comme la mode. On peut être un parfait gentleman et n'avoir pas l'ombre d'éducation. La robe de Madame est d'un grand faiseur, le veston de Monsieur est d'un tailleur princier. Les gestes de Monsieur et de Madame, pour entrer, sortir, saluer, semblent provoqués par un dé clic pareil chez tous les gens chics ; Monsieur, Madame parlent, à miracle, le charabia boulevardier qui, une fois transporté du trottoir à la maison, s'appelle la langue des salons... Et qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec l'éducation ? L'éducation consiste à acquérir des qualités de fond et de nobles habitudes.

Au dictionnaire de Littré, je cherche le mot et je trouve : *Éducation* :

action de former, d'élever, de communiquer des qualités morales, intellectuelles et physiques.

L'éducation est donc, avant tout, l'action de *former* des qualités. Mesdames, si vous vouliez faire avec moi un brin de philosophie, je vous dirais tout ce que contient ce mot former.

Former, c'est *créer* ; puisque c'est donner aux êtres l'existence de la forme, par laquelle ils sont ce qu'ils sont et sans laquelle ils ne seraient pas. Enlever la *forme* des choses, ce n'est pas seulement les dénaturer, mais les supprimer. Par un tour de force d'imagination, dépouillez un arbre de sa forme d'arbre et l'homme de sa forme humaine ; il ne reste ni homme, ni arbre.

TABLE DES MATIÈRES

I

COMMENT FUT COMPOSÉ CE PETIT LIVRE. — VARIANTE D'UNE PENSÉE DE JOUBERT. — A QUOI LES MAMANS NE VEULENT PAS SONGER. — L'ENFANT QUI REMPLACE LA POUPÉE. — ON N'A PAS LE TEMPS DE S'EN OCCUPER. — CE QU'IL Y A DANS LES BERCEAUX. 3

II

LA PLACE DE L'ENFANT. — MADAME, LA BONNE, BÉBÉ ET LE CHIEN. — LE SILENCE DU DÉCALOGUE. — DIVERS RÉGIMENTS ; MÊME ARMÉE, MÊME CONSIGNE. — SALUT DE LA MÈRE PAR L'ENFANT. — SALUT DES ENFANTS, GAIN DES PARENTS. 9

III

L'IDÉAL. — CELUI QU'ON BRODE POUR LES ENFANTS. — TROP ET PAS ASSEZ. — ÉLEVER, ENSEIGNER. — CE QUE DIT LE DICTIONNAIRE. — ÉLÈVE, ÉCOLIER. — UN MOT DE PASTEUR. — CHRYSALIDE ET PAPILLON. 15

IV

ÉDUCATION ET USAGES MONDAINS. — FORMER, C'EST CRÉER. — LE BLOC DE MARBRE ET LE *MOÏSE* DE MICHEL-ANGE. — UN PEU D'ÉTYMOLOGIE. — L'ÉVEIL DE L'ÂME QUI DORT. — *EXCELSIOR*. 20

V

INSTRUIRE, ÉLEVER. — NEUTRALITÉ SCOLAIRE. — DIFFÉRENCE DE MÉTHODE. — LA GRAMMAIRE DE L'ÉCOLIER, LA GRAMMAIRE DE L'ÉLÈVE. — L'HISTOIRE DE L'ÉCOLIER, L'HISTOIRE DE L'ÉLÈVE. — UN ESSAI QUI N'A PAS RÉUSSI. — ACCUSATION IMMÉRITÉE. — IDÉES DE NAPOLÉON SUR L'ÉDUCATION. — COMMENT L'ENFANT DEVIENT UN APACHE. — UNE ÉCONOMIE DE GENDARMES ET D'ASSASSINS. — APPEL AUX MAMANS. 25

VI

EN MONTAGNE. — DEVANT LA GRANDE PYRAMIDE. — « PLUS HAUT ! » — L'ASCENSION. — AU SOMMET. — LA DEVISE DES MÈRES. 36

VII

BONNES ET MAUVAISES SEMENCES. — GENTILLESSES D'AUJOURD'HUI, VICES DE DEMAIN. — FRUITS GÂTÉS, ENFANTS GÂTÉS — L'ENFANT PRODIGE. — LE MOULIN À PAROLES. — PLUTÔT CORRIGER QU'ADMIRER. — LA CRÈME FOUETTÉE. 40

VIII

LA VANITÉ. — LA BOUFFISSURE DU RIEN. — LE HÉRON DU FABULISTE. — LA MÈCHE DE BÉBÉ. — LE FRÈRE DES ANGES ET LE FRÈRE DU FAISAN DORÉ. — LA VANITÉ QUI EST UNE « DEMI-VERTU » ET CELLE QUI EST UN VICE. — CONSEIL AUX MAMANS.45

IX

UNE MAXIME À RETENIR. — UN MOT DE JOUBERT. — « BÉBÉ, SOUFFLE-MOI DANS LA FIGURE. » — LE MONSIEUR AU THERMOMÈTRE. — LA LOI DE LA VIE. — LES ENFANTS SONT DE PETITS BRAVES. — CE QUE SIGNIFIENT LES RÉCRÉATIONS BRUYANTES. — LE RHUMATISME PRÉMATURÉ. — LES ENFANTS ONT DES AILES QU'IL NE FAUT PAS EMPRISONNER DANS LE COTON.50

X

LES JOLIS PETITS DÉFAUTS QUI DEVIENNENT DES VICES. — GOURMANDISE MÈRE DE L'INTEMPÉRANCE. — LES BONBONS. — CONSULTEZ VOTRE MÉDECIN. — OH ! MA GOUTTE. — L'ALCOOLISME ET LE SUCRE.59

XI

LE SENS DU JUSTE CHEZ LES ENFANTS. — LES PRÉFÉRENCES. — LE PETIT BOUDDHA. — PAPA FAIT DADA. — LA PETITE SŒUR ESCLAVE DE L'IDOLE. — CE QUE SERA PLUS TARD LE PRÉFÉRÉ. — NÉRON. — LES ENFANTS QUI AURONT LE *CULTE* FILIAL. — LES PLAISIRS DES ENFANTS, — FAITES-EN DES SAINTS.62

XII

L'AUTORITÉ MATERNELLE. — LA NOTION ÉVANGÉLIQUE. — LA NOTION GRAMMATICALE. RÉGIR, C'EST SERVIR. — TOUTES LES AUTORITÉS SONT À LA MÈRE, DU SOUVERAIN, DU MAGISTRAT, DE L'ÉDUCATEUR, DU PRÊTRE. QUE SON SCEPTRE CARESSE, AU LIEU DE FRAPPER, SURTOUT QU'ELLE NE LE LÂCHE PAS.69

XIII

CULTURE DE L'INTELLIGENCE ET FORMATION DE LA VOLONTÉ. — DONNER DES HABITUDES. — APPRENDRE À OBÉIR. — L'ENFANT EST LE PLUS BEAU DES ROMANS — COMPLIMENTS ET REPROCHES. — LA SURVEILLANCE DE L'ENFANT. — SURVEILLER N'EST PAS ÉPIER. — INDÉCISION ET PRÉCIPITATION. — « MAMAN A SES NERFS. » — MAMAN REMPLACE DIEU. — LES JOUETS DE BÉBÉ. — RÉCOMPENSER ET NON BLASER.75

XIV

ATTENDRE LA SAISON DES FRUITS. — LE PETIT TYRAN QUI GOUVERNE LA GRÈCE. — A LA MAISON DE NAZARETH. — TRISTESSES DES MÈRES QUI N'ONT PAS SU COMMANDER. — LES QUALITÉS QUI SONT LES SŒURS CADETTES DES VERTUS. — LES RUSES DES ENFANTS. 84

XV

« SOIS SAGE. » — COMMENT ON ENSEIGNE LA SAGESSE. — « LE COMMENCEMENT DE LA SAGESSE. » LA CRAINTE DE DIEU ET NON LA PEUR DE DIEU. — REPRÉSENTER DIEU TRÈS BEAU ET LE PÉCHÉ TRÈS LAID. — L'ENFER. — LA CRAINTE DE DIEU NE FAIT PAS DES TREMBLEURS, MAIS DES COURAGEUX. — QUE C'EST JOLI UN ENFANT SAGE. 89

XVI

LE DOIGTÉ DANS LA CORRECTION. — L'ART DE NE RIEN DIRE. — L'HEURE DES PUNITONS. — LA PETITE POUSSE DU GLAND ET LE GRAND CHÊNE. — SAVOIR DÉBROUILLER SES DESSOUS ET OBTENIR SES CONFIDENCES. — NE PAS ABUSER DU *PETIT DOIGT* QUI SAIT TOUT. — VANTER LA QUALITÉ POUR COMBATTRE LES DÉFAUTS. — LES MOYENS INDIRECTS. — CORRIGER EN RÉCOMPENSANT. — LES JOLIS ENFANTS. — LES ENFANTS PRÉCOCES. 96

XVII

LIVRES D'ÉTRENNES. — LA BIBLIOTHÈQUE ROSE. — RIEN QUE DES RELIURES. — LE CULTE DE LA LETTRE IMPRIMÉE. — LIVRES QUI NE SONT QUE DES JOUETS. — L'AMOUR DU GROTESQUE. — LE *LAPIN ROUBLARD*. — LE CHOIX DES LIVRES ENFANTINS. — PLUS SÉRIEUX QU'ON NE PENSE. — LA SAUCE DOIT ÊTRE SIMPLE. — LE VOCABULAIRE DE L'ENFANT EST TOUT PETIT. — LES CONTES DE FÉE. — LA SAGESSE EST LA PLUS BELLE DES FÉES. — LES HISTOIRES DE REVENANTS. — « SŒUR MARTHE, QUE VOUS M'AVEZ FAIT PEUR ! » 101

XVIII

LES CONTES ET LES HISTOIRES. — LA MÉMOIRE DE L'ENFANT. — COMMENT ON LA MEUBLE. — L'AMOUR DES IMAGES. — L'ENFANT PRODIGE. — LA CROISADE DES ENFANTS. — PROFITER DE CE PENCHANT. — IMAGES D'AUTREFOIS ET D'AUJOURD'HUI. — LA LEÇON DU PAYSAN. 108

XIX

LE DRESSAGE DES FACULTÉS. — TÊTU N'EST PAS ÉNERGIQUE. — PEUT ÊTRE TROP TÔT POUR COMMENCER L'INSTRUCTION, JAMAIS TROP TÔT

POUR L'ÉDUCATION. — PAS TOUT À LA FOIS. — PEU DE DISCOURS. —
PLUS D'EXEMPLES QUE DE PAROLES. — L'INSTINCT DE L'IMITATION.
— POUPEES ET SOLDATS. — CONVERSATIONS DES PARENTS. — SEMER
DU FROMENT POUR AVOIR DU FROMENT. 113

XX

LE DEVOIR QUI EST UN PLAISIR. — « MON ENFANT EST BAPTISÉ. — UN
AUXILIAIRE AUQUEL ON NE PENSE PAS. — UNE VOIX QUI RÉPOND À
LA VOIX MATERNELLE. — CONCLUSION. 122